

Simon MALINDHA

**POUR UNE MUTATION A
L'EMERGENCE DU
PEUPLE COKWE**



Mwana Pwo

*Préface de Dominique MAMBERI Musambu
Sapasa*

EDITIONS « LES IMMORTELS »



REMERCIEMENTS

Maintenant que la rédaction de ce livre est achevée, je dois m'acquitter d'une tâche agréable mais nullement facile. Je tiens à exprimer ma gratitude à ceux sans l'aide desquels je n'aurais pas entrepris cet ouvrage. Bien des mains ont contribué, à des degrés divers, à la réalisation de ces pages. Il y a, semble-t-il, dans les remerciements eux-mêmes quelque chose d'un peu banal qui ne rend pas justice aux personnes dont les critiques, les suggestions, le fruit des recherches, l'aide technique et les idées, souvent exprimées au hasard de conversations, m'ont rendu un inestimable service. Il y aurait bien d'autres noms à citer mais, comme je l'ai dit, il ne m'est pas facile de recenser intégralement tous ceux – amis ou collègues – à qui je suis redevable.

Mon aîné, le Professeur Maurice MUYAYA Wetu, évoqua, au cours de conversations que j'eus avec lui, tout un passé riche d'expérience dont j'ai pu, avec le recul, extraire l'essence et mesurer la valeur. Mes frères Eddy MUHOTA Tshahwa, Secrétaire Général Adjoint de Kulivwa, Paul KUTELA Musenga et Gaston MUTEBA Tshiyaze m'ont fourni des renseignements et des conseils précieux.

J'aurais le sentiment d'avoir oublié quelqu'un si je n'accordais pas une mention particulière à Dominique MAMBERI Musambu Sapasa qui a joué un rôle de premier plan dans la réalisation de ce livre. Non seulement qu'il l'a préfacé, il l'a également financé.

L'auteur.

PREFACE

La sécurité socioculturelle est à la mode. Elle est au centre du débat public congolais. Le temps est aux raccourcis et aux slogans creux. Le débat sur les questions des associations socioculturelles n'échappe pas aux règles médiatiques. La dernière visite de « NDEBELE » au Katanga en dit long.

Incantations, imprécations, lamentations rythment les envolées lyriques, les promesses démagogiques, les hypocrisies officielles. Voici comment la question de la mutation à l'émergence du Peuple Cokwe s'est invitée dans les débats katangais et que le Doctorant Simon MALINDHA propose comme une alternative dans le désarroi de tout un peuple.

Depuis plusieurs années, le débat cokwe était figé entre deux intégrismes majeurs : d'une part celui de l'excuse absolutoire, qui considérerait toute réclamation sociétale comme une usurpation du pouvoir. Et d'autre part, la répression aveugle, considérant par principe tout acte comme un crime, ne se préoccupant des conditions du passage à l'acte, et réglant la question par une simple élimination sociale.

Aucun de ces deux extrémismes ne s'occupant d'ailleurs de la question spécifiquement cokwe. Et c'est là que le bât a blessé.

Sur ces entrefaites, il faut replacer cet ouvrage dans une histoire longue et l'appréhender comme un tout

sociétal. Le propos de Simon MALINDHA a la facture et les qualités d'un travail de recherche. C'est aussi un essai engagé qui retrace la construction méthodique d'une vision du Peuple Cokwe dont la conduite repose – doit reposer – sur l'intérêt collectif et l'utilité conviviale. Le travail continu de conquête des âmes mené çà et là, adossé à l'organisation et à la gestion actuelles de notre cercle socioculturel, conduit à ce que Simon MALINDHA appelle « la mutation à l'émergence ». Celle-ci fait passer le Peuple Cokwe d'un état où la charité des potentats sonne son glas à un nouvel ordre dans lequel l'univers social cokwe est régi par la visibilité émergente dans un monde où la mondialisation est devenue la règle vitale.

Au sein de ce nouveau style de l'être cokwe, apparaîtront certainement des « prédicateurs » ou des « hommes de qualité » qui formaliseront sans aucun doute cette mutation émergente. En cela, la démarche proposée est crédible et salutaire.

A la manière de grands télévangélistes américains, ces nouveaux « hommes de qualité » au style branché proposeront un discours plus doux, où l'accent ne sera plus mis sur les « châtiments divins », mais sur les répertoires du cœur et de la repentance. Cette nouvelle prédication offrira à la fois une option alternative d'engagement aux déçus de la militance, et réintégrera dans la mutation à l'émergence les tièdes que la rigueur de l'ancienne prêche n'attirait pas ou plus.

A ce titre, je recommande VIVEMENT la lecture de cet ouvrage pour que la mutation à l'émergence du Peuple Cokwe soit évidente.

Lubumbashi, le 20 mars 2008

Dominique MAMBERI Musambu Sapasa

AVANT – PROPOS

Au fil des années avec le monde des associations socioculturelles au Katanga en particulier et en R.D.Congo en général, et surtout avec les gens de ma tribu, j'ai pu constater que nous nous épuisions, voire coulions, submergés par l'accélération des signaux négatifs, des messages de détresse, des offres piégés. Leur prolifération incontrôlable nous laisse tels des dinosaures paralysés sous le poids de ce harcèlement, nous procurant au mieux une (fausse) sensation d'omniscience, au pire une (réelle) sensation de satiété, proche de la nausée.

La nostalgie n'est pas mon propos. Demain est une aventure qui se rêve aujourd'hui, une découverte renouvelée pour autant que l'on ne s'inscrive pas dans le sens fatidique de la tendance et de son excès.

Certes, il est indispensable de rêver. Mais le rêve doit susciter le désir. Nombreux sont ceux qui proposent ce désir, mais si souvent sans passer à l'acte. Ainsi qu'en témoignent plusieurs discours déjà entendus et plusieurs promesses non tenues.

La « mutation à l'émergence » est un état d'esprit salvateur, de contradiction, de remise en question, une volonté de toujours voir autrement, de plus haut, de côté, à l'inverse permettant de transformer le rêve en désir et ce désir en expérience de vie.

Mon propos est un témoignage et un message inspirés par le Prophète Joël : « Vos vieillards auront des songes et vos jeunes gens auront des visions » (Joël 3, 1). Voilà le défi que nous lance ensemble la sagesse biblique. Je suis certain que vous le relèverez et que vous verrez ce que nous avons eu comme vision.

Ainsi, « la mutation à l'émergence du Peuple Cokwe » va permettre à ceux qui s'en régaleront de retrouver l'audace, l'ivresse de la découverte, les territoires inexplorés aussi jubilatoires qu'une première en visibilité, la découverte du Chemin de Damos, la naissance d'un peuple émergent et visible, et toute autre jouissance qui transporte et fait planer.

La « mutation à l'émergence » ne lit pas la visibilité du Peuple Cokwe dans le rétroviseur des études, des plis des panels, il le rêve puis la concrétise à l'écoute d'un « tambour » (parabole que je propose pour donner une lecture à notre environnement socioculturel), un tambour capteur d'émotions et de désirs.

Homme des Lettres, j'ai la conviction d'être dans l'œil du cyclone qui a ravagé le désir d'une véritable mutation émergente. C'est pourquoi j'ai éprouvé le besoin et ressenti la nécessité de comprendre, de chercher quelques repères, de rassembler les signes qui autorisent aujourd'hui à nouveau la proposition d'un espace de visibilité, de mutation et de convivialité, et d'en faire le ferment dans l'espoir de voir se re-tramer la toile qui a pour dessein « mutation émergente du Peuple Cokwe ».

L'auteur.

I

ELEMENTS DEFINITIONNELS

1.1. MUTATION

Qu'est-ce qu'au fond une mutation ? Cette question mérite d'être posée puisque le terme « mutation » recouvre de nombreuses acceptions qui varient selon qu'on l'applique à la génétique, au droit ou aux sciences sociales en général.

Le Dictionnaire du français contemporain présente la « mutation » comme « un déplacement de population, de groupes humains importants qui passent d'un pays dans un autre pour s'y établir ; un déplacement en groupe et dans une direction déterminée qu'entreprennent périodiquement certains animaux » (2005 : 733).

Pour sa part, le Petit Robert, « mutation » vient du latin « mutatio » de « mutare » qui signifie « changer ». Appliqué aux sciences sociales ou historiques, le terme désigne « un changement durable », « une évolution ». C'est dans ce sens qu'on parle, par exemple, des mutations historiques, sociales d'un peuple, d'une région, etc.

Subsidiairement aux définitions ci-dessus, un groupe socioculturel bien déterminé peut passer d'un état de vie ou de léthargie vers un autre pour s'y installer durablement.

C'est dans ce sens précis que nous l'employons dans cette brochure. Cette précision donnée, il convient de l'accoupler au terme « émergence » qui indique le second terminus.

1.2. EMERGENCE

A l'heure actuelle, la notion d'« émergence » est utilisée en pathologie humaine ou animale. Plusieurs congrès internationaux et une revue scientifique « Emerging infectious Diseases » y sont consacrés.

L'émergence est donc un concept à la mode même s'il est ancien et notamment présenté par Charles Nicolle dans son livre intitulé : « Naissance, vie et mort des maladies infectieuses », bien que le mot même n'y figure pas (Nicolle, C., 1933).

Actuellement, les expressions de « maladie émergente » et de « maladie ré-émergente » sont utilisées pour qualifier de nombreuses maladies, souvent à bon escient, mais parfois de façon abusive.

Pour nous, il est opportun de réfléchir à la signification du concept d'émergence à partir du champ médical pour l'étendre au plan général et contextuel de notre étude. En effet, les dictionnaires définissent l'émergence comme « l'action d'émerger » ou « l'état de ce qui émerge » (Hachette, 1980), ou « la sortie d'un liquide, d'un fluide, d'un rayonnement hors d'un milieu » (Larousse, 2002), « l'apparition soudaine » (Robert, 1990). Ceci renvoie au mot « émerger », provenant du latin « emergere » signifiant « plonger ».

Pour émerger, on trouve :

- se dégager,
- sortir d'un milieu après y avoir été plongé,
- apparaître au-dessus du niveau de l'eau,
- sortir de l'ombre,
- apparaître plus clairement.

A ce sujet, nous pouvons faire deux brefs commentaires : le premier concerne le fait que si un même sens correspond à ces différentes définitions du mot « émerger », celui de sortir ou d'apparaître, il existe des nuances ou des différences entre elles ; le second, pour noter la différence que l'on peut faire entre ce qui est « nouveau » (apparu récemment ou que l'on ne connaissait pas jusqu'alors) et ce qui émerge, c'est-à-dire qui est mis en lumière. Autrement dit, quelque chose qui émerge peut ne pas être nouveau, mais déjà connu et qui devient simplement davantage apparent.

Ces deux commentaires sont d'importance capitale, car ils nous permettent de comprendre pourquoi nous parlons de la mutation à l'émergence. Nous élucidons ce syntagme dans la section suivante.

1.3. MUTATION A L'EMERGENCE : QUID ?

Dans un contexte mondial où le Peuple Cokwe semble dépasser non seulement les rayonnages congolais mais aussi plus largement ceux africains, nous sommes condamnés à sortir des univers et des modes d'engagement faits de

syncrétismes et de petits compromis. Nous devons plutôt être préoccupés d'intégration à l'espace public congolais ou africain et de normalisation culturelle en lieu et place d'une simple rhétorique révolutionnaire.

Nous voilà ainsi à l'émergence d'une forme nouvelle d'être au monde, bourgeonnant à la croisée d'un « cokwisme » qui s'essouffle, et d'une mutation des lumières dont les lueurs se font attendre.

La mutation du Peuple Cokwe s'accompagne de deux modalités qui sont le terreau sur lequel croît cette nouvelle tendance, dont l'influence dépasse les seules élites pour devenir un phénomène de société, sensiblement au sein des classes moyennes urbaines.

En premier lieu, nous sommes en face d'une multiplication de « Cokwe contrariés » qui critiquent à la fois une idéologie cokwe jugée trop dogmatique et des structures organisationnelles perçues comme trop vieilles et apathiques. Sans nécessairement amener ces acteurs à quitter le cercle, ce positionnement les conduit à privilégier la recherche du salut personnel, de la réalisation de soi et du succès sociopolitique, au détriment du plus grand nombre.

D'autre part, il y a une catégorie des Cokwe aimant la visibilité de leur peuple. Ce sont de nouveaux entrepreneurs, « prédicateurs » affranchis du « cokwisme », intellectuels réconciliés avec le grand peuple, oscillant entre inspiration populaire et volonté prosélyte d'aider le peuple.

Dans un contexte marqué par l'essoufflement de l'utopie « cokwiste » et d'une remise en cause du manque de souplesse, d'efficacité et d'adaptation au monde moderne des

structures pyramidales, se développe une pensée nouvelle : celle de voir le Peuple Cokwe sortir de ce carcan étouffant pour plus de visibilité. C'est ce que nous appelons « la mutation à l'émergence ». C'est ici qu'intervient le déplacement de la traditionnelle interaction entre politique et culture sociale chez les Cokwe vers un nouveau jeu d'échange concurrentiel avec les autres groupes socioculturels. C'est dans cette mutation que s'affirment les vraies valeurs de succès, d'émergence et de visibilité.

II

CONNAITRE LE PEUPLE COKWE

2.1. APERÇU HISTORIQUE

Ce cadre historique sera consacré à la dénomination, à l'origine et à l'itinéraire du Peuple Cokwe avant son installation dans le territoire actuel.

2.1.1. DENOMINATION DE COKWE

Le vocable « cokwe » tire son origine de la dénomination qui se situerait en Angola. D'après la tradition, Tshinguli, le présumé frère de Ruwej, serait parti avec ses partisans chez le roi Ngoba. Il y séjourna près d'une rivière dénommée « cokwe » ; le peuple voisin qui venait auprès de Tshinguli qualifiait les partisans de ce dernier « les habitants de la rivière cokwe ». Plus tard, les sujets furent appelés « Tutshokwe ». Cette assertion tribale se confirme facilement chez les cokwe du Kasai pour qui la rivière Kasai remémore l'habitat primaire de Tshinguli, car celle-ci prend sa source en Angola. Les cokwe de cette région préfèrent qu'on les appelle « Mucokwe » (singulier) « Bacokwe » (pluriel) qui veut dire ceux qui sont venus de la rivière cokwe située à la frontière Tshikapa-Angola.

Le terme cokwe a été l'objet de beaucoup de discussions même en milieux scientifiques, en Afrique comme

en Occident. Certains auteurs confirment que l'origine de ce mot est la rivière cokwe, affluent du Lupemba qui jette ses eaux dans le Kasai. Mais, sur les cartes géographiques ce nom n'y apparaît pas ; par contre d'autres affirment qu'il n'y aurait pas de lien entre cette appellation de ce peuple avec l'hydronyme cokwe.

De leur côté, M.C. Culloma, Redimanva, Tarmer, M.Lima et surtout Carvalino soutiennent l'hypothèse selon laquelle le vocable cokwe tire ses origines de la phrase « Aiyokoa ku Tshinguli » qui signifie « allez chez Tshinguli » (NANGE, K. : 1981) , phrase qui aurait été prononcée par RUWEJ au moment d'un « Tshitentan », assemblée de notables, lorsque la princesse vit que les notables récalcitrants voulaient suivre Tshinguli.

Cela pourrait être vrai dans la mesure où Tshinguli serait parti du noyau primaire issu de Ruwej. En ce moment, le nom cokwe serait peut être le terme pour désigner les gens qui avaient l'habitude de dire « coco » signifiant « oui » devant Ruwej et qui un jour rejoind Tshinguli.

Comme nous pouvons le constater, ce terme aurait subi une influence étrangère. J. Cornet le signale en disant : « Le nom cokwe a subi les plus étranges variations depuis les « Quicos » et les « dasdjoka » des auteurs portugais et français, jusqu'au « Watshikwokwe » de certains savants allemands » (CORNET, J. : 1972).

A ce propos, nous comprenons que le problème de la recherche de l'origine du mot cokwe serait justifié tant par les cokwe eux-mêmes que par la texture historico-

linguistique qui constitue la rencontre des civilisations et les variantes morphologiques du mot dans les diverses langues. Toutefois, nous pensons que ce sont les relations les plus anciennes entre Noir et Blanc, vieilles de l'Antiquité qui auraient permis à ce que ce mot subisse des modifications. Le XV^e siècle ne put qu'amplifier les phénomènes des variations linguistiques.

2.1.2. ORIGINE DES COKWE

Après lecture de littérature scientifique sur le cokwe, il y a lieu de retenir que l'origine de ce peuple repose sur plusieurs hypothèses dont deux paraissent vraisemblables.

La première est celle relative au mariage entre Ruwej et Ilunga Chibinda, un sujet luba ; comme leur union conjugale était improductrice, Ruwej ordonna à son mari de faire la cour à l'une de ses servantes avec qui Ilunga eu un fils qui, plus tard, deviendrait le chef suprême Lunda : Mwant-Yav.

Ruwej, lors de ses menstruations, céda son bracelet royal « rukan » qui était l'apanage du seul chef. Ilunga Chibinda qui n'était pas chef n'avait donc pas droit de le porter. Mais sa possession le proclamait implicitement souverain. Aussi, pour marquer leur désapprobation, les deux frères de Ruwej quittèrent le village. Tshinguli ira habiter à coté de la rivière cokwe et y sera à la tête de toute une tribu, tandis que Tshinyama ira vivre chez les Lwena.

La deuxième version présente les cokwe comme étant un peuple autonome, sans origine commune avec les

Lunda bien que Tshinyama et Tshinguli aient été frères de Ruwej. Comme l'origine des Lunda se situe au niveau du mariage de Ilunga et Ruwej, celle des cokwe serait antérieure d'autant plus que Ruwej appartenait à une société pré-Lunda.

Pour découvrir donc l'origine des cokwe, nous devons nous poser la question de savoir de qui Ruwej avait-elle hérité le pouvoir ? Si Ruwej avait succédé à son père, force nous est de chercher l'origine primordiale de ce noyau-là.

D'après la tradition cokwe, « leur ancêtre serait issu d'un endroit très éloigné, très giboyeux où il faisait bon vivre. La tradition désigne ce milieu là par le nom de « Muthuko » signifiant « soleil levant » qui remémore le Sahara humide » (NANGE, K, :1981) .

Nul n'ignore que lors de sa désertification les Bantu auraient émigré vers le sud et vers l'ouest. C'est parmi ce peuple que nous trouvons les ancêtres des « cokwe ». Ils quittèrent le Sahara, passèrent par le sud, contournèrent la forêt vierge, atteignirent la cuvette centrale et par l'embouchure du fleuve Congo, se retrouvèrent sur la côte de l'océan Atlantique, en Angola et au Congo.

Partant de cette version, nous constatons bien que les cokwe se seraient installés quelque part en Angola et que suite à la conquête ils auraient dominé leurs voisins. Plus tard, par leurs relations et leurs affinités linguistiques et culturelles, les deux peuples (cokwe et Lunda) se seraient réconciliés. D'ailleurs, les Lunda se déclarent être issus du père de Ruwej, Tshinguli et Tshinyama ; ils sont donc neveux aux

cokwe. La provenance des cokwe de la souche Lunda est exclue, mais l'inverse est possible.

A noter que les Cokwe n'ont jamais donné des tributs aux chefs Lunda ni fait partie de son empire. Ce sont plutôt tous les chefs Lunda qui sont intronisés par un cokwe à « Nkalany ».

2.1.3. EXPANSION DES COKWE

L'expansion cokwe laisse croire à la suprématie de Tshinguli sur ses voisins. Cela n'est pas un mythe dans la mesure où plus d'un auteur confirme que « Tshinguli qui séjourna en Angola aurait répandu son pouvoir sur les Ndembu, les Luena, les Lunda, les Ibangala, les Ovimbundu, les Lucaji, ... Toutefois, il se buta contre la puissance portugaise. Ainsi, les cokwe furent utilisés dans le commerce Luso-africain » (BASTIN, M., L., : 1978).

Durant l'époque coloniale, ce système de commerce fut adopté par les cokwe ; ces derniers armés de fusil à silex « Pupu », se mirent à étendre leur pouvoir vers le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest. Partout où ils s'installèrent, ils affermirent leurs relations avec le peuple autonome jusqu'à demeurer pour toujours dans certaines contrées.

Les cokwe se sont installés au Katanga grâce à la recherche des esclaves par les Portugais et aussi grâce à la chasse aux éléphants pour leur ivoire, sous la conduite du Chef Mwatshisenge. Par contre, ceux du Kasai étaient à la recherche du caoutchouc, cela pour des raisons commerciales avec les

Kuba, les Leele, etc. Ils finirent par s'y installer. Pour des raisons évoquées ci-haut, les cokwe se sont aussi installés au Bandundu.

Leur expansion au Zimbabwe, en Zambie, en Namibie et au Mozambique se justifie par les mêmes raisons énumérées ci-haut. Néanmoins, des raisons telles que la famine, les maladies, la peste, les guerres intertribales et les conflits internes ont pu être également des motifs de leurs déplacements.

2.2. SITUATION GEOGRAPHIQUE DES COKWE

Les Cokwe sont repartis dans plusieurs pays : Angola, Zimbabwe, Mozambique, Namibie, Zambie et République Démocratique du Congo. Dans ce dernier pays, on les rencontre au Katanga dans les territoires de Dilolo et Sandoa, au Kasai – Occidental dans le territoire de Tshikapa et au Bandundu dans le territoire de Kahemba. Selon nos dernières informations, une frange importante d'anciens esclaves cokwe se trouverait en Amérique Latine où elle vit organisée. D'après les estimations que de SCHMIDT-WRENGER, B. (1979), le nombre des Cokwe s'élevait à environ 600.00 personnes dans les années 1970 et répartis comme suit :

- 330.000 en Angola ;
- 120.000 au Bandundu ;
- 50.000 au Katanga (+ quelques milliers vivant éparpillés dans les chefferies voisines);

- 35.000 en Zambie.

Aujourd'hui, la population cokwe est de loin supérieure à l'évaluation ci-haut, et varierait entre 900.000 à 1.000.000 d'individus au Katanga, plus de 700.000 au Kasai, plus de 800.000 dans le Bandundu¹. Il nous manque les données sur l'Angola, la Namibie, la Zambie et le Zimbabwe pour connaître le nombre réel des cokwe.

S'agissant des cokwe du Katanga, leur répartition actuelle selon les territoires qu'ils occupent se présente de la manière suivante² :

1. Territoire de Dilolo, 9 collectivités : Tshisenge, Lwena, Kandala, Muyeye, Saluseke, Tshisangama, Mutanda, Ndhumba et Lulua-Lukoji (400.000 habitants) ;
2. Territoire de Sandoa, 8 collectivités ; Mwatshisenge, Muteba, Sakundundu, Mbako, Kayembe-Mukulu, Tshipao, Tshibamba et Lumanga (450.000 habitants) ;
3. Territoire de Kapanga, 1 collectivité : Mwant-Yav (150.000 habitants).

Le milieu cokwe est tropical, son climat est caractérisé par deux saisons : « lushoho » (saison sèche) et « vula » (saison pluvieuse). La saison pluvieuse est plus longue que la première et va de septembre à mai. Toutefois, une petite saison sèche, appelée « canga » entrecoupe la saison pluvieuse du mois de février à la fin du mois de mars.

¹ Source : Bureau du District du Lualaba, Rapport d'enquête sur la population du Lualaba, Kasaji, 1982.

² Idem

La grande partie du territoire Cokwe est couverte par la forêt caractérisée par ses pluies fréquentes et abondantes, par son humidité très forte et par son extraordinaire luxuriance.

De part et d'autre de la région, il y a une forêt primaire, composée de gros arbres et de lianes. Cette forêt est appelée « thungu », une forêt des clairières. On trouve aussi une forêt secondaire, résultat du défrichage et de mise en jachère de la forêt primaire. On y rencontre également une savane caractérisée par les fougères et par de vastes étendues herbeuses.

Les types de forêts denses, claires et de galerie forestières n'ont pas donné au milieu Cokwe seulement la matière première, mais aussi une abondante faune dont les espèces les plus importantes sont : le buffle, le phacochère, le sanglier, l'éléphant, la gazelle, l'antilope noire, etc. Ceci signifie que les Cokwe se livrent à la chasse dont les peaux de certaines bêtes servent à la fabrication d'instruments musicaux comme que les tam-tams appelés « ngoma ». L'homme, comme tout être, a besoin d'eau pour vivre. Cette réalité n'épargne pas les Cokwe. « Son milieu est un territoire par excellence de rivières. On y trouve des plus grandes et des plus petites. Même s'il est difficile de les dénombrer, nul ne peut parcourir 30 Km d'Est en Ouest, du Nord au Sud sans rencontrer un cours d'eau » (HEENEM, G., :1958). Les principales rivières dans les milieux Cokwe sont : Kasaï, luluu, lueu, lubilaji, kajileji, tshikalenga, katshongo, kandhuko, luva, luashi, kaungezi, etc. Ces derniers offrent non seulement des poissons, mais aussi certains animaux aquatiques dont les

peaux servent à la fabrication d'instruments musicaux de bonne résonance. Il y a d'autres rivières qui sont secondaires et drainent le territoire cokwe, c'est le cas de wongo, sashila, sula, lukongolo, pukwezi, mwele, etc.

L'appartenance à tel ou tel pays n'empêche pas les Cokwe de se considérer comme un seul peuple. C'est-ce qui explique sa situation linguistique commune.

En effet, le Cokwe appartient au domaine central de langues bantu.

Dans sa classification, Guthrie le classe dans la Zone K, groupe Cokwe-Lucazi, avec comme sigle K11. Langue véhiculaire dans le Lualaba et langue nationale en Angola, la langue est parlée dans une région géographique assez étendue. Il n'est dès lors pas étonnant qu'elle connaisse des variétés dialectales dont les principales sont : Le cokwe parlé en Angola, celui parlé en Zambie, celui de Tshikapa et Bandundu et enfin celui du Katanga. Le terme « Cokwe », désigne habituellement la langue. Le locuteur de cette langue est appelé Kacokwe (pluriel : tucokwe), et la culture ucokwe.

On atteste plusieurs graphies pour ce mot : tshokwe, chokwe, cokwe, cookwe³. Pour nous en convaincre Théophile Obenga note que « Les cokwe sont diversement appelés dans la littérature ethnographique : cokwe, Ahioko, Aioko, A cokwe, Bacokwe, Khioko, Kiodjo, Kiosue, Makioko, Quioco, Shioku, Tshikokwe, Chiakwe, Vichiokwe, Watshikwe (THEOPHILE, O. : 1977). Dans ce livre, nous utiliserons la graphie/cokwe/.

³ Lire à ce propos MUHOTA TSHAHWA (2006).

2.3. ORGANISATION ECONOMIQUE

Au Congo en général et chez les Cokwe en particulier, il existe d'énormes potentialités économiques.

2.3.1. RESSOURCES AGRICOLES

Le territoire cokwe est essentiellement agricole, il a été favorisé par la nature en ayant un sol fertile qui ne nécessite pas l'utilisation d'engrais. Mais l'économie agricole cokwe est surtout de subsistance basée sur l'autosuffisance alimentaire.

Du point de vue climatologique, ce territoire est favorable à la plupart des cultures. En effet, suite à une pluviosité abondante et régulière, on peut y cultiver le riz, le manioc, le maïs, l'arachide, l'igname, la courge, le coton, l'aubergine, etc. Parmi ces produits agricoles, seuls le riz et le coton procurent à la population cokwe un réel le pouvoir d'achat et un revenu, dans la mesure où ils étaient des produits d'exportation pendant la colonisation.

La récolte de ces produits commence généralement au mois de mars et se termine au mois de mai pour ensuite être relayée par le manioc.

Malgré le départ des colonisateurs, la culture du coton n'a pas complètement disparu étant donné que la Cotonnière du Lualaba (Cotolu) continue à y exercer encore ses activités. Après leur récolte, les produits sont mis dans des

greniers construits pour la circonstance, en attendant leur consommation, leur vente ou conservation comme semences.

2.3.2. LA CHASSE

La chasse est essentiellement masculine et consiste en piégeage, en chasse pratiquée par une personne, deux ou trois ou encore en groupe avec des chiens, et en chasse aux filets. Cette dernière pratiquée par un groupe d'hommes exige une préparation minutieuse.

Notons aussi que la chasse de petits et gros gibiers se pratiquait par l'usage d'armes à feu telles que le « nyungulu », des arcs à flèches, des lances sans oublier le feu de brousse organisé une fois toutes les deux années.

2.3.3. LA PECHE

La pêche, est soit individuelle (pêche à la ligne) soit collective, c'est-à-dire pratiquée par les hommes à l'aide de flotteurs et pirogues dans les grandes rivières.

Il existe aussi une pêche collective pratiquée par les femmes, celle consistant à ériger un barrage à travers de petites rivières ou ruisseaux. Une autre catégorie de pêche est celle qui rassemble les femmes et les hommes et dont le but est d'empoisonner la rivière à base de racines d'un arbre appelé « cikala »

2.3.4. L'ELEVAGE

L'élevage chez le Cokwe n'est pas très développé ; il est celui de petit bétail constitué de : chèvre, mouton, poule, canard et chiens de chasse.

Pour la volaille, les cokwe construisent à côté de leurs maisons, des poulaillers afin d'y héberger les poules et les canards. Par contre, les moutons et les chèvres sont abandonnés dans les villages et errent partout à la recherche de leur nourriture, car, ils ne sont pas suffisamment pris en charge par leurs éleveurs. Ils déambulent partout dans le village ou en brousse et ne reviennent qu'à la tombée du jour.

Parfois, ces bêtes, moutons, chèvres, etc. déracinent les jeunes plantes, provoquant des querelles entre éleveurs et propriétaires de champs.

Retenons aussi que l'élevage chez le cokwe est plus de prestige que de consommation. Ainsi, par exemple. La poule est très enviée car réservée aux cérémonies et aux invités de marque.

2.4. ORGANISATION SOCIO- POLITIQUE

Le village cokwe est habituellement fondé par un oncle maternel qui peut compter sur des fils, quelques neveux, une sœur et son mari, ou d'autres parents. Le chef du village est donc par le fait même le chef du matrilineage, c'est-à-dire le chef du groupe comprenant tous ceux qui peuvent établir la

parenté qui les unit en retraçant de manière précise les liens d'ascendance par lesquels chacun remonte au même ancêtre féminin reconnu origine du groupe. Lorsque le chef du village meurt ou lorsque le matrilignage devient trop grand, on assiste souvent à la segmentation du matrilignage majeur en plusieurs matrilignages mineurs.

L'unité de l'organisation politique est peut-être moins le village que le groupement. Le village cokwe est dirigé par le chef d'un matrilignage mineur autour duquel d'autres habitants viennent s'installer ; mais le village ne possède pas nécessairement les terres. C'est pourquoi les chefs de terre sont plus importants.

En effet, la société cokwe se trouve parmi les sociétés pyramidales menées par le Chef « Mwata ou Mwanangana » qui, dans certains cas, est épaulé par les notables « Thubungu ». Dans ce cadre, nous faisons voir que le respect du système matriarcal est d'application, c'est-à-dire qu'on succède à son oncle maternel et non à son père, d'où le proverbe cokwe : « kusema ca ndemba, ana ambala a cali » signifiant que les « enfants appartiennent à la famille maternelle et non paternelle ».

Le « Mwanangana » est toujours entouré de notables masculins et féminins pour ne pas diriger ou gouverner seul. Ce sont notamment le « Swana Mulopwe » jouant du côté masculin le rôle du premier ministre, et jouissant également de mêmes avantages que le souverain dont il est le cadet, le « Kanapumba » et le « Kalala » chargés respectivement d'annoncer les nouvelles et de porter jugement à la cour royale.

Parmi les notables femmes, il y a particulièrement les « Mwasovu » qui sont pratiquement des femmes du roi. Le chef et ses conseillers doivent garantir à tout prix la paix, organiser l'initiation « Mukanda », la chasse « Uyanga ». Ils ont aussi l'obligation de veiller sur les manifestations artistiques et culturelles.

Ajoutons qu'avant l'arrivée des Européens, les chefs avaient tous les droits sur la terre et le pouvoir de la répartir au mieux des besoins de la population ; d'où il avait droit aux tributs en signe de reconnaissance de la part de la population. Actuellement, les structures coutumières se sont considérablement affaiblies à cause du brassage culturel et du conflit de générations.

Ainsi, seule la vieille génération tente encore de conserver les traditions à peu-près de manière intacte ; la jeunesse par contre, a progressivement adopté une organisation simplifiée où le pouvoir du chef et des notables est fortement réduit.

La justice est appliquée dans chaque groupement et cette justice vise plus la réconciliation que la séparation des personnes. C'est ainsi que tout problème n'est considéré comme clos que lorsque l'une des parties accepte le tort et le répare.

2.5. MODE DE VIE

Les cokwe vivent surtout de produits de leurs cultures (manioc, maïs, arachides, etc.) et de la chasse. Leurs villages sont souvent construits à proximité de grandes savanes pour bien chasser l'antilope. Leurs boissons préférées sont extraites de la canne à sucre (walwa wa mishaci), du miel (kazanda) et du palmier -bambou (thombe).

La circoncision occupe une place très importante dans la société cokwe. Les cokwe soulignent le fait que dans leur milieu, les incirconcis sont considérés comme des enfants. Ils ne peuvent pas manger avec les circoncis et ils sont même insultés par les femmes.

Pour être donc respectés, les jeunes gens se font circoncire. Le cérémonial dure deux à trois mois au cours desquels les candidats sont tenus à l'écart du village.

Des épreuves leur sont imposées dans le but de former leurs caractères, de leur inculquer l'humilité, d'endurcir leurs corps et de fortifier leur volonté, le but étant d'arriver à ce qu'ils puissent supporter, sans se rebeller, la misère et le manque de facilités.

On insiste également sur la nécessité de vivre en bonne harmonie avec les compagnons d'âge qui ont subi les épreuves de la circoncision et cette sociabilité est bien une des vertus capitales de la société cokwe.

2.6. RELIGION

Les cokwe croient en un Etre suprême, créateur de toute chose. Il existe plusieurs appellations pour le designer : ZAMBI, ZAMBI SAKATANGA (Dieu créateur), MUKULU ZAMBI, MULIKISHI, CALITANGA (qui s'est créé), KALUNGA (mer immense ou immensité). Mais ce Dieu est considéré comme très éloigné des hommes si bien que, pour l'atteindre, les cokwe passent par le canal des ancêtres (malemba, tushakhulu ou thulamba).

Le culte des ancêtres est fondé par la croyance entre vivants et morts d'une même famille, il n'y a donc pas séparation mais continuité.

Le monde des morts et le monde visible se trouvent réunis : les vivants étant en continuelle participation et communion avec les morts et ceux-ci étant réellement présents parmi les vivants. Les ancêtres sont considérés comme bons, bien qu'ils puissent se « saisir » d'un descendant s'ils ne s'estiment pas être adorés.

Il existe aussi chez les cokwe, une série d'esprits (mahamba) sensés tous être d'origine humaine. Leur culte se superpose à celui des ancêtres familiaux et semble même, à y regarder de plus près, constituer toute la religion des cokwe.

Les mahamba seraient les premiers ancêtres qui ont reçu de Dieu certains pouvoirs pour renforcer et influencer la vie humaine.

Les cokwe implorent leur aide et protection pour la chasse, la maternité, etc.

Les esprits ancestraux "mahamba" jouent chez les cokwe un rôle important dans le cadre de la transmission dynastique, de l'initiation, de la divination, comme dans la vie quotidienne. Les "mahamba", esprits des ancêtres et de la nature, peuplent l'au-delà et servent d'intermédiaires entre le Dieu créateur et les hommes. Ils sont représentés par des arbres, des poteaux sculptés, des morceaux de termitière, des figurines de terre ou de bois. Des sacrifices et des dons alimentaires leur sont régulièrement offerts par les héritiers du culte.

Les mahamba les plus connus sont cimbangu, masuku, manjinga.

D'une façon globale, les cokwe attribuent leurs malheurs, souffrances, maladies et joies aux ancêtres familiaux et surtout aux mahamba. Ceux-ci peuvent assurer le bonheur, la prospérité, la santé, mais d'autre part, s'ils sont lésés, ils envoient des maladies.

Les cokwe connaissent le procédé de la divination. Cet art est exercé par le devin (thahi ou kabuma). Celui-ci révèle par sa science les causes de tous les phénomènes inexplicables : malchances, malheurs et le cas échéant, offrandes à faire aux ancêtres familiaux et aux mahamba.

2.7. VIE ARTISTIQUE

2.7.1. SCULPTURE

Un souci certain d'esthétique inspire l'artiste cokwe dans la décoration de certains objets d'usage courant, particulièrement en burinant de dessins les sièges, les tabatières, les appuie-têtes, les peignes, les statuettes, les tambours, les haches, etc.

Mais c'est surtout dans la fabrication des masques en bois ou en résine noire appelée « akishi » que l'artiste cokwe exprime son goût pour un mode de vie raffiné. Les masques cokwe témoignent d'une rare aisance dans l'association des thèmes naturalistes et des motifs stylisés : expressivité du visage, coiffures en bandeau, dents taillées en pointes, utilisation décorative de tatouage, etc.

Les cokwe comptent plusieurs masques dont il convient de citer entre autres : mwana pwo (Bois sculpté, fibres tressées enduites d'argile rouge, écorce, un clou de laiton, le masque "pwo" (femme) ou "mwana pwo" (jeune femme) symbolise l'ancêtre féminin et apparaît dans des danses propices à la fécondité. Porté par un homme qui mime la danse des femmes et leur apprend la grâce des manières.), katoyo, katwa, cikuza, cihongo (Le masque cihongo est le pendant masculin du masque pwo leur proximité stylistique est évidente dans le traitement des traits du visage : Le grand front bombé, dégagé, marqué de la croix de Saint André, les oreilles ornées de boucles de métal, les yeux mi-clos et les marques de « larmes », la même forme du nez, la bouche aux dents époinçonnées mise en valeur. Le cihongo est la représentation d'un esprit masculin évoquant puissance et richesse. C'est l'esprit d'un notable qui doit apporter prospérité au village et rendre justice. Autrefois, seul le chef ou le fils du chef pouvait porter le

cihongo. Ces masques sont surmontés d'un couvre-chef en forme d'éventail, orné de plumes. Le danseur portait des crécelles afin de rythmer sa danse. Son costume était composé d'une combinaison en raphia tricoté avec des manches longues et des collants. Par-dessus, une jupe en fibres rythmait ses mouvements. Il effectuait des tournées de danse et tout comme le masque pwo, il récoltait ainsi de nombreux dons de la part des villageois qui souhaitaient s'en attirer les grâces avec *l'aimable autorisation de Détours des mondes*. A noter que bien souvent un bandeau de tête vient se rajouter sur le pourtour supérieur du masque, le cipenya mutwe, soit en fibres végétales, soit sculpté dans la masse.), cikungu (masque sacré, "cikungu" représente les ancêtres du chef de terre et que seul peut porter le souverain, les masques intervenant au cours du rite d'initiation à l'âge de la puberté et les masques de danse.), mbwembweto, kalelwa, mulimbula, katwamikuma, mama mulonga, etc.

Les masques de danse, les plus populaires sont le "cihongo", masque masculin de l'esprit du pouvoir et de la richesse, et le masque "pwo" (ou "mwana pwo", jeune femme) de l'ancêtre féminin et **figure même sur la monnaie congolaise** (billet de 50FC). Ces deux masques nobles sont toujours portés par des hommes qu'ils transforment en êtres puissants. Leur exhibition devant l'assemblée villageoise a un caractère magique: ils apportent prospérité et fécondité. Mais, maîtrisés par les sorciers, ils peuvent devenir des "wanga" maléfiques. L'acquisition d'un masque est une sorte de mariage mystique. Le danseur remet au sculpteur un anneau de cuivre, prix symbolique de la «fiancée». Ce mariage impose des obligations morales et rituelles; les enfreindre entraîne le

courroux de l'esprit de l'ancêtre et des punitions attribuées à sa magie.

Après la mort du danseur, le masque est souvent enterré par suite d'une peur superstitieuse. On l'enfouit en un lieu isolé et marécageux; un bracelet signifiant la restitution de la «dot» est placé près du masque. Le danseur ensevelit de la même manière un masque qui ne peut plus servir. L'exhibition du masque féminin "pwo" dispense la fécondité aux spectateurs; il danse parfois avec une statuette représentant un enfant porté sur le dos de sa mère. Le danseur déguisé en femme porte des seins postiches, une jupe de cotonnade et une lourde ceinture perlée en forme de croissant. Il tient un hochet et un chasse-mouches.

La danse consiste en mouvements du dos scandés par le sautillerment de la ceinture. En étudiant l'allure sérieuse et les gestes élégants de "pwo", les femmes apprendraient la grâce des manières. Le masque doit être sculpté selon les normes, et refléter l'idée collective des esprits ancestraux. Certains masques cependant sont individualisés; le sculpteur prend alors une certaine liberté quant aux proportions et aux traits du visage (forme du nez, de la bouche ou des oreilles). L'artiste s'inspire de la physionomie d'une femme admirée pour sa beauté. Comme il doit travailler loin des regards féminins, il observe longuement son modèle, souvent pendant de nombreux jours, le temps qu'il lui faut pour mémoriser ses traits.

Les tatouages et la coiffure de la femme inspirent également le sculpteur. "Cihongo" et "pwo" figurent souvent ensemble, en tant que protecteurs, sur le dossier de

chaises. Le plus souvent, le masque "pwo" est symbolisé par un macaron gravé ou en bas-relief sur des bâtons, des peignes, ...

L'art cokwe a souvent été appelé « art cokwe-lunda » Cela est une erreur. Voici ce qu'écrit B. Crine – Mavar à ce propos : « La déportation massive de nombreux Aruund parmi les tutshokwe puis la fixation des tutshokwe parmi les Aruund donnèrent ainsi lieu à un brassage intertribal qui fut évidemment plus que physique (...) Les « sang- mêlé » se manifestèrent tout spécialement dans le domaine de la sculpture ou leurs pastichages (du style des tutshokwe) ne surent être que malhabiles et disgracieux. Ils furent ainsi à l'origine d'une confusion tenace qui consista à attribuer aux Aruund un art qu'ils ne pratiquaient pas » (B. Crine – Mavar : 1968)

Les Cokwe s'intéressent aussi à la vannerie et à la poterie.

2.7.2. LITTERATURE

Bien que l'art oral cokwe n'ait pas encore été l'objet d'études approfondies, il comprend tous les genres usuels : proverbes, devinettes, formules religieuses employées par le devin, poèmes lyriques associés à des chansons, récits historiques et héroïques, légendes, fabliaux, contes, comptines, énigmes, etc.

Il est aussi probable que les cokwe aient connu des épopées, mais il faut une étude approfondie pour affirmer avec exactitude que ce genre se retrouve dans la littérature orale cokwe

Parmi les fabliaux, on peut noter les cycles de Samkhondo, le renard et Sambalu, le lièvre.

2.7.3. DANSE

La danse s'accompagne toujours de la musique instrumentale. Cette dernière, chez les cokwe, a été décrite dans l'important ouvrage d'O. Boone (1951).

Elle comprend différents tambours : ngoma ya shina (l'aîné de tambours), mukhundu, kasasulaya (tambour qui accompagne le mukhundu), mukwazu (tambour à deux peaux de percussion), kasumbi (qui imite les bruits d'une poule), etc.

Tous ces tambours sont richement garnis d'ornements incisés et de sculptures en relief. Les peaux qui les recouvrent sont des peaux d'antilope ou de chèvre. Des plaques de caoutchouc collées au centre des peaux sont chauffées avant l'emploi, ce qui augmente la tension de la peau et, par là, la résonance

Souvent un jeune garçon accompagne le tambourineur en frappant des coups rythmés à l'aide d'un bâton sur la caisse de résonance. Les autres instruments de musique sont le xylophone (njimba), le piano à main ou métallophone (cisaji), le tambour à fente trapézoïdal (cikhuvu), arc à bouche (mutivu), racloir (lundamba), cloche double (lukebwe), etc.

Quant à la danse, il convient entre autres de distinguer :

- les danses masquées (akishi)

- les danses d'initiation pour homme ;
- cisela ;
- les danses pendant la circoncision et les danses de « mungonge » ;
- les danses rituelles (ce sont les danses pour les devins et pour les esprits « mahamba ») ;
- la danse des morts cokwe a cédé la place à la danse des morts lunda appelée « munema » ;
- le ciyanda,...

Ces danses sont aussi pratiquées par les Lunda, les shiji et les minungu qui ont presque tous perdu leurs danses traditionnelles à part la munema lunda.

III

LA SITUATION ACTUELLE DU PEUPLE COKWE EN QUATRE PRINCIPES

Si nous entendons par situation actuelle du Peuple Cokwe l'ambiance générale dans laquelle ce peuple vit, le climat général qui, dans sa respiration comme dans ses vibrations, manifeste les orientations de base et les dynamiques cardinales de l'existence collective, notre peuple actuel est caractérisé par quatre principes fondamentaux qui gouvernent les mouvements profonds de notre existence aujourd'hui.

Le premier est un principe d'insatisfaction générale. Dans toutes les couches de la population cokwe et dans tous les secteurs de notre regroupement socioculturel, nous vivons une situation où personne de bonne foi ne se satisfait de la manière dont notre association fonctionne. Celle-ci nous apparaît à tous comme un groupe désarticulé. De plus en plus chaotique, tirant sa substance d'un désordre toujours croissant où nous finissons par nous complaire et qui se transforme ainsi en un « ordre » morbide au sein duquel ceux qui sont aux commandes, d'une manière ou d'autre, cherchent à tirer leur profit.

Personne aujourd'hui ne peut de bonne foi parler de nous et de notre existence collective en termes positifs, encore moins dans l'intention de défendre l'état actuel des choses au sein de notre association. Non seulement nous savons que la léthargie et l'usure du pouvoir ont atteint leur

paroxysme, mais nous sommes conscients aussi du caractère global et intolérable de la crise que nous vivons.

Culturellement en mal d'être, politiquement en pleine confusion, économiquement en détresse et socialement livrée à des vellétés qui mettent en mal notre imagination créatrice et notre capacité prospective. Dans cette léthargie quasi généralisée, la bonne conscience interpelle vivement notre énergie intérieure et excite énergiquement notre soif des lendemains qui chantent.

Le deuxième principe qui caractérise aujourd'hui la vie de notre peuple est un principe de résistance liée à l'insoumission. Insoumission à la fatalité du statu quo et aux carcans des structures socioculturelles où nous sommes plongés depuis plusieurs années. Résistance à la tentation du désespoir et aux pesanteurs du laisser-faire.

Tout le monde aspire collectivement à un destin de lumière et de plénitude. La question n'est plus de savoir si nous pouvons ou non l'atteindre ; elle est désormais celle de dire comment nous allons le faire, comment et à partir de quelles forces et de quels atouts nous allons amorcer notre remontée vers l'espoir.

Dans cette mesure, le troisième principe qui structure la vie de notre association est le principe de l'espoir. De par notre insoumission à « l'ordre » établi et aux désordres qu'il a engendrés en nous et dans notre société, nous sommes désormais fécondés d'une confiance en nous-mêmes dont le pouvoir de novation ouvre toutes les portes de l'utopie. Nous savons que nous pouvons sortir de la crise et que nous

disposons de forces en nous pour vaincre notre enfer. Nous savons aussi que devant nous le ciel n'est pas un don de divinités étincelantes, mais une conquête à la mesure de notre volonté et de notre capacité de travail créateur. Nous savons que notre espérance est une tâche et un ferment : la tâche de bâtir nous-mêmes le monde que nous voulons habiter ; le ferment d'une terre qui vaudra ce qu'auront valu la grandeur de nos rêves et la ferveur de nos utopies novatrices.

Au cœur de cette situation œuvre un autre principe. Il m'apparaît comme le plus fondamental et le plus déterminant dans notre peuple ! C'est l'antagonisme entre des conduites de fuite devant les réalités cruciales de notre société d'une part et d'autre part une attitude de lucidité créatrice et responsable devant les problèmes qui sont les nôtres.

La conduite de fuite consiste, dans l'insatisfaction, les violences et les espoirs de notre société, à chercher des solutions dans des milieux d'exubérance spirituelle illusoire, sans fruits concrets sur la marche globale de notre destinée ni sur la réalité concrète de nos préoccupations. La fuite n'est rien d'autre que le dévoilement de l'espérance dans des solutions aberrantes et ivres, fonctionnant comme des drogues destinées à désertier les vrais lieux des combats pour habiter des paradis imaginaires et des vérités en trompe-l'œil.

Ces solutions illusoire sont fondamentalement les suivantes :

- La solution spiritualiste. Elle consiste à nous précipiter dans des groupements et des mouvements dits de prière, mouvements et groupements qui, au lieu de puiser dans

l'expérience spirituelle l'énergie pour prendre en charge les enjeux globaux de notre société, font jouer à Dieu le rôle d'un baume et d'un somnifère. Cette solution est une véritable catastrophe pour notre société. Elle est la puissance d'anti-espérance, qui nous empêche de penser en profondeur, d'analyser avec lucidité et de résoudre avec fécondité les problèmes fondamentaux de notre vie aujourd'hui.

- La solution moraliste et moralisatrice. Elle consiste à n'espérer des changements dans notre société que si, et seulement si, tout le monde, à tous moments et en tous lieux, adopte des préceptes moraux qu'un groupe ou un autre veut, au nom de sa foi, imposer à l'ordre social. Le moralisme ne veut transformer la société qu'avec des hommes devenus tous aussi purs que les anges de Dieu, infaillibles dans leur fidélité à la morale et moulés entièrement dans une idéologie censée détenir à jamais la clé de la vie et de la mort. Loin de pouvoir développer en chaque homme le sens de la responsabilité et du choix éthique dans les décisions à prendre, loin de vouloir conduire la société vers une conscience lucide de sa tâche de construire l'humain dans un combat constant contre les inerties et les pesanteurs du mal, il cherche à imposer une dictature de l'angélisme. Comme le spiritualisme, le moralisme angéliste ainsi défini est aujourd'hui une force d'anti-espérance dans notre association. Il congèle nos capacités d'action sur nous-mêmes et engourdit les possibilités d'une transformation réaliste et pragmatique de notre espace social.

- La solution du bavardage politicien sans réflexion politique profonde. Cette solution a pour moteur l'adhésion à telle ou telle sensibilité politique, à tel ou tel parti dont on attend qu'il offre à la nation un programme-miracle et des recettes infaillibles contre le mal de notre peuple, sans que soi-même on se sente impliqué dans l'élaboration et dans la construction de la politique globale de la nation. La politique se fait alors par procuration, sans engagement dans la réflexion et dans l'action concrète pour des mutations sociales décisives. A l'heure où la démocratie fonctionne comme un mythe social qui mobilise les consciences, grande est la tentation de verser dans les mesquineries de « la petite politique politicienne » et dans les conflits idéologiques purement factices. De perdre ainsi la certitude, la conviction que l'action politique porte sur la mutation globale de notre société et qu'elle exige de nous aujourd'hui un investissement profond et total pour une autre destinée sur nos terres.
- La solution cynique. Son ressort profond est de proclamer, haut, fort et loin, sa foi dans les valeurs spirituelles, les préceptes moraux ou dans l'éthique comme structure de l'agir, alors que, profondément et concrètement, on règle en toute conscience sa conduite sur la férocité et l'inhumanité des relations sociales dans notre existence collective. D'une manière générale, il me semble que la solution cynique est la solution la plus répandue dans tous les lieux où nous sommes ensemble pour agir (les églises, les groupes de prière, les partis politiques ou les lieux de travail). C'est elle qui, foncièrement, porte et dirige les autres solutions (spiritualiste, moraliste ou politicienne).

Elle les relie les unes aux autres au sein d'une situation globale où nous nous sommes habitués au fossé entre le dire et le faire, la théorie et la pratique, la morale et la vie.

Contre ces solutions illusoire, une forme de lucidité responsable et créatrice se développe chez notre peuple. Elle se manifeste dans des publications philosophiques, théologiques, politiques, économiques, sociales ou culturelles qui prennent en charge la tâche de réfléchir de manière fondamentale sur la crise de notre société et les moyens d'y remédier. Elle se manifeste aussi à travers des actions de fond menées par certaines personnalités ou certains groupes qui ont pris l'initiative de travailler sur certains terrains à partir desquels ils libèrent des énergies de mutation.

Ce qui frappe dans cette production de l'intelligence coker, c'est le souci d'une analyse approfondie et concrète de la situation internationale où nous sommes plongés : l'ordre mondial et son carcan mortifère ; les inerties de nos structures mentales, sociales, morales et spirituelles ; les failles de notre rationalité ; les incohérences de notre agir face aux défis cruciaux de notre destin ; l'imbrication des intérêts extérieurs qui nous étranglent et des intérêts de la couche dominante de notre société qui saigne à mort notre société.

De cette analyse lucide résulte dans l'ensemble une double nécessité : la nécessité d'une mutation d'ensemble à partir des foyers de réflexion et d'action guidée par une autre logique de la vie politique, économique, sociale ou culturelle, et la nécessité de fonder cette logique nouvelle sur une dynamique de responsabilité éthique.

De toute cette situation qui est la nôtre, nous avons à tirer une conscience radicale de ce qui est en jeu dans notre association et des responsabilités qui nous incombent désormais.

Nous sommes à un moment de notre histoire où l'essentiel est moins dans le questionnement sur notre passé et notre authenticité comme il y a quelques années encore, que dans notre capacité à fertiliser notre présent par des valeurs de travail, de rigueur, d'exigence éthique et d'inventivité responsable.

Nous sommes à un moment de notre histoire où l'essentiel est moins dans les considérations théoriques sur ce que nous vivons que dans la transformation pratique de tous les domaines de notre existence pour l'avènement d'une société en rupture avec toutes les inerties qui engourdissent notre imagination.

Nous sommes à un moment de notre histoire où l'essentiel est moins dans la critique de tel ou tel aspect de l'organisation de notre société que dans le développement de l'énergie créatrice et la libération de l'imagination prospective pour changer le cours des choses.

Au fond, nous vivons un temps de brisure de trajectoire, qui exige une nouvelle vision d'ensemble de notre destinée, une pensée créatrice pour porter toutes nos utopies et une action fertile où nous puissions conjuguer toutes les forces du changement pour créer un nouvel ordre de vie sur nos terres et peser de manière positive sur le destin de l'Afrique et du monde.

Tel est le socle, telle est l'énergie de fond, telle est la charge d'esprit nouveau dont nous avons besoin pour opérer convivialement notre mutation à l'émergence.

IV

LA MUTATION A L'EMERGENCE : UN ENJEU POUR LE PEUPLE COKWE

Sans aucun doute, la mutation à l'émergence demeure, pour le Peuple Cokwe, un enjeu manifesté par plusieurs couches sociales. Mouvement profond d'un regroupement socioculturel qui n'en finit pas de dépérir sous le poids de la léthargie et de l'usure du pouvoir. Une telle volonté a désormais valeur d'une quête d'énergies spirituelles et culturelles totalement nouvelles pour transformer en profondeur notre association. *La quête d'un ferment intérieur, d'un limon de novation pour une destinée qui puisse échapper aux endémies dont souffre le Peuple Cokwe : le déficit d'imagination créatrice, l'incapacité sociopolitique, la corruption sociale, la léthargie, l'usure, la pénurie économique, manque de siège tel un oiseau tapageur sans nid (**kajila walisaswila keshi caswa**), manque de référence (numéro téléphone, email, Boite Postale, ...).*

Vu sous cet angle, le problème de la mutation à l'émergence est moins une question qui fait nombre avec d'autres questions qu'un creuset où se concentrent des passions, des aspirations, des utopies, une ambition qui mesure tout d'un coup le Peuple Cokwe à son propre rêve de vie. A sa soif de liberté et de créativité. A son désir de dignité et de responsabilité. A sa volonté de reprendre l'initiative historique dans un monde où tout indique aujourd'hui qu'il comprend de

mieux en mieux le caractère universel de mutation permanente comme valeur cardinale et comme projet de société.

Derrière l'écume des événements et les commentaires multiples qu'ils soulèvent sur la situation actuelle du Peuple Cokwe, le vrai problème est de penser la mutation à l'émergence comme ferment d'une politique créatrice, d'une association libre, d'une culture rayonnante et d'une forme de civilisation fécondée par le sens des valeurs fondamentales de l'humain.

Penser la mutation à l'émergence comme valeur et épanouir un projet de société fécondée par ce ferment, telle est la tâche qui incombe au Peuple Cokwe d'aujourd'hui, que celui-ci soit au Katanga, dans d'autres Provinces du pays ou dans d'autres pays d'Afrique et du monde. Tâche dont il convient dès à présent de comprendre la signification et de saisir les enjeux pour l'action de toutes les couches sociales et pour la foi en la culture cokwe.

Pour conduire à bien ce dessein, il convient de jeter autour de nous un coup d'œil et de rappeler la manière dont s'est manifestée la volonté de mutation à l'émergence au Katanga et de s'interroger sur la signification même de ce phénomène.

Aujourd'hui au Katanga plus particulièrement, les associations culturelles telles que « Sempia », « Lwanzo Iwa Mikuba », « Buluba i Bukata », etc., servent de champ d'émergence à la quête et à l'élaboration d'un projet de société pour notre Province.

Ce qui frappe quand on considère les événements qui ont lieu dans les associations que nous venons d'indiquer, c'est le fait que la volonté de mutation à l'émergence naît d'un échec global des politiques mises en place pour répondre aux grands défis actuels. Mais derrière cet échec se cachent une mentalité et un système social qui sont mise en cause dans leur principe même : la mentalité des dirigeants qui détournent les regroupements socioculturels à leur profit et maintiennent les membres dans un état permanent d'asservissement et d'infécondité intellectuelle ; le système social fondé sur l'égoïsme, la corruption, la mort de la conscience collective, l'injustice sociale, l'indignité, etc.

Au fond, ce qui est contesté, c'est l'exercice autocratique du pouvoir et la gestion catastrophique des ressources humaines, culturelles et matérielles, sans référence à une éthique dont les principes rendraient possibles le dialogue entre toutes les couches de notre peuple et la prise en charge effective de besoins et d'aspirations des couches les plus marginalisées.

La volonté de mutation à l'émergence est donc essentiellement la recherche d'une éthique pour réorganiser socialement notre regroupement selon de nouveaux repères de justice et de liberté, de solidarité et de dignité, de paix sociale et de promotion collective du Peuple Cokwe, de rationalité et d'efficacité créatrice.

C'est donc au nom de la fécondité de cette mutation à l'émergence que la parole est réclamée par tous et pour tous, que le débat sur les options fondamentales est exigé. Notre dynamique est donc à ce prix.

V

PEUPLE COKWE, PAYONS NOTRE DROIT A LA CONTESTATION

Ces derniers temps, le Peuple Cokwe est à la une de toutes les actualités, exposé, étalé et livré aux critiques de toutes sortes. Le « mal cokwe » est le grand sujet à la mode ; et à entendre certaines personnes, on est enclin à se demander s'il n'y a jamais eu de maux plus grands que le « mal cokwe ». Aujourd'hui plus particulièrement, le Peuple Cokwe passe aux yeux de beaucoup de gens pour l'incarnation du chaos socioculturel au Katanga.

Il se dit au sujet de notre peuple trop de choses négatives et beaucoup d'entre elles sont malheureusement vraies. Nous méritons bien sûr les critiques qui nous sont adressées par des étrangers et par nous-mêmes. Nous sommes donc loin d'être innocents de ces péchés dont on nous charge.

En effet, nous trions bien notre fierté de ce qui est propre plutôt à couvrir un homme de honte. Les « béatitudes cokwe » ont pour nom la léthargie, l'usure du pouvoir, la corruption, l'injustice, la malhonnêteté, le mensonge politique, l'égoïsme forcené...

Ce chapelet de « béatitudes négatives » est tellement long et vrai que l'idée ne peut qu'à un farceur marchand d'idéologie de le nier. Il devient tellement difficile de dire quand les critiques exagèrent ou dramatisent.

Loin de nous est l'idée d'analyser en profondeur le « mal cokwe ». Nous n'avons pas non plus l'intention de réfuter les critiques, bien qu'il est important de rappeler que nos critiques devraient être plus équilibrées qu'elles ne le sont la plupart du temps. Nous voulons plutôt réfléchir ici sur le droit que nous avons de contester la situation actuelle du Peuple Cokwe.

Ce qui est grave, ce n'est pas que l'on critique notre peuple, mais que n'importe qui s'arroge le droit de le faire. Plus particulièrement au Katanga, tout le monde se plaint de tout le monde, chacun trouvant son bouc émissaire qu'il sait charger de tous les « péchés cokwe ». Finalement, il devient difficile, sinon impossible, de savoir qui est vraiment responsable.

C'est le « Comité directeur », dirons-nous ! Mais le comité directeur, c'est qui ? Finalement, ce comité devient une sorte d'abstraction : c'est une fuite trop facile de se réfugier derrière le Comité directeur qui ne signifie pas grand'chose, parce que là nous visions souvent un petit nombre de personnes, qui ne sont peut-être pas toutes responsables ou les plus grands responsables de ce que nous vivons, en tout cas qui ne sont certainement pas les seuls responsables de ce mal cokwe.

Nous pouvons aussi dire que nous sommes tous responsables ! C'est certainement vrai, mais n'est vrai que d'une façon tout à fait relative, étant donné que tout le monde n'est pas également responsable. Chacun est responsable à son niveau, si bien qu'il y a nécessairement des personnes qui sont plus responsables que d'autres de la situation que nous

vivons. En outre, dire que tout le monde est responsable aboutit bien souvent à ce que toute personne ne se sent plus responsable de rien. Alors, on comprend que tout le monde se mette à critiquer tout le monde, à contester tout et à dénoncer tout avec malheureusement une mine d'innocence. C'est là l'erreur : chacun est innocent, et tout le monde est coupable ! Voilà le comble d'un sophisme.

Si donc chaque Cokwe est responsable du mal cokwe à son niveau, il faut qu'il le combatte en lui-même avant de se plaindre des autres. Il ne s'agit de rien d'autre que de *payer son droit à la contestation* ! Il est trop facile de critiquer, de faire de beaux discours concernant une situation. Nous croyons tellement en nos paroles que nous pensons avoir fait ce que nous avons à faire du moment que nous avons dit notre mot. Il ne s'agit d'ailleurs très souvent que d'une stérile pensée révoltée devant notre impuissance d'agir : nous nous construisons alors un autre monde, irréel au fond, où nous exerçons impuissamment notre critique du Peuple Cokwe et de son regroupement socioculturel actuel. C'est là une véritable évasion, forcément inefficace.

Dans ces conditions, avons-nous vraiment le droit de crier à temps et contretemps pour culpabiliser les autres, en nous lavant les mains comme Pilate ? Qui conteste qui ou quoi ?

Face à cette situation, il faut avoir l'ambition de faire mieux.

Il nous faut croire qu'il y a moyen d'être Cokwe autrement et de façon plus digne, contrairement à ce que tout le

monde pense et dit aujourd'hui. Utopie ! nous rétorquera-t-on. Oui, peut-être ! Mais une utopie heureuse, car peut-être l'heure est à l'utopie pour éviter à notre jeunesse une vieillesse précoce, une vieillesse de fatalisme : « **inutile d'essayer, nos aînés ont échoué !** » Nous pouvons ne pas échouer demain, à condition de nous engager dès à présent à lancer un défi ; car nous ne nous imaginons pas un coup de baguette magique qui fera de nous demain des hommes honnêtes, consciencieux, vrais, si nous n'apprenons pas à l'être déjà aujourd'hui sur les bancs de l'école.

Nous ne disons pas qu'il faut être un « saint » absolument irréprochable – car personne ne le sera sur cette terre des hommes – pour contester. Mais nous croyons que c'est une mauvaise farce, une perversion grave que de dénoncer un mal que l'on continue par ailleurs à entretenir tranquillement par son agir. Il faut d'abord être sincère et vrai d'abord avec soi-même et aller ensuite à la recherche d'« hommes de qualité ».

VI

LE PEUPLE COKWE EN QUETE D'HOMMES DE QUALITE

Depuis plus de six ans, le Peuple Cokwe a été embarqué désespérément dans une pirogue socioculturelle où on a l'impression d'un immense gâchis qui ne produit plus qu'insécurité, misère et désolation. Un gâchis qui est le fruit d'enchaînement de multiples défaillances humaines.

On se prend alors à partager les sentiments qui animaient *Diogène*, un des plus célèbres philosophes de la Grèce antique, au quatrième siècle avant Jésus-Christ. Sans doute déçu par la médiocrité de ses contemporains, il éprouvait un si profond dédain pour l'humanité qu'on le vit un jour se promener dans Athènes en plein midi, portant à la main une lampe allumée et disant à ceux qui s'en étonnaient : « *Je cherche un homme !* »

Il cherchait dans sa ville d'Athènes un homme, un vrai, un homme de qualité. Et il n'en trouvait pas, malheureusement.

Et nous, combien de fois ne nous arrive-t-il pas d'exprimer, à notre manière, une préoccupation similaire quand nous nous demandons : « ***Quand donc le cercle socioculturel cokwe accouchera-t-il enfin d'une élite de qualité ?*** » C'est une question qui s'impose d'elle-même à la lecture de la gestion

actuelle de notre cercle culturel. Dans sa situation actuelle, le Peuple Cokwe est à l'épreuve des incertitudes socioculturelles, morales et économiques.

Nul ne peut s'empêcher de constater aujourd'hui que, de plus en plus, la satisfaction des besoins collectifs, objectif affirmé de tout regroupement socioculturel, n'est plus prise en compte par ceux qui nous gouvernent, nous gèrent et administrent la Cité cokwe. Une situation qui affecte tous les Cokwe : « ***ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés...*** ». Autant la léthargie et l'usure du pouvoir ont contribué à l'anéantissement de la mutation et de la visibilité émergente du Peuple Cokwe, autant elles ont exercé leur effet de boule de neige sur les autres secteurs vitaux de la société cokwe.

Pour le salut de notre peuple et de notre regroupement socioculturel, il s'avère que la quête d'hommes de qualité comprend la recherche d'hommes « nouveaux ». Tout compte fait, la valeur d'un regroupement socioculturel peut aussi se mesurer à l'aune des hommes appelés à l'animer. Puissent la vertu et l'excellence être au rendez-vous de la mutation afin que l'émergence et la visibilité produisent tous les bienfaits attendus.

A ce sujet, voici une très bonne définition des « hommes de qualité » que nous cherchons aujourd'hui à découvrir pour nous sortir de la crise et de la léthargie actuelle : ils doivent être des hommes capables de faire preuve de vertu et d'excellence en matière de mutation à l'émergence du Peuple Cokwe. En d'autres termes, ce sont des hommes qui sont sociopolitiquement doués d'un degré éminent de vertu et

de compétence, la politique étant la science et l'art de la gestion de la cité (« Polis » en grec). La vertu en politique comprend évidemment un haut degré de patriotisme et de civisme, de solidarité nationale et régionale, de sens de la justice sociale et du bien commun. Enfin, un haut degré de culture démocratique relève à la fois de la vertu et de la compétence en politique.

Il va de soi qu'un regroupement en quête d'hommes de qualité se prépare un avenir rassurant. En se mettant ou en voulant se mettre sur la voie de la mutation à l'émergence, le Peuple Cokwe retrouve le véritable signe de son printemps.

Tout est donc question d'hommes. L'histoire nous rappelle ce qu'on fait des hommes ayant une réelle personnalité et un amour certain pour leurs frères. Nous croyons aujourd'hui encore en ce qu'ils peuvent réaliser. Au Peuple Cokwe de tout mettre en œuvre pour que demain encore, des hommes de qualité et de valeur, capables d'agir pour le bien commun, assurent son avenir et son émergence.

VII

RELIRE ET REECRIRE L'HISTOIRE COKWE AVEC DES HOMMES NOUVEAUX

Hier, les marxistes soutenaient mordicus que le moteur de l'histoire était la lutte des classes. Paradoxalement, c'est l'ancien secrétaire général du parti communiste soviétique qui a fourni la démonstration la plus spectaculaire qu'au contraire, c'est l'homme qui fait l'histoire ou, plus particulièrement et plus exactement, que ce sont les hommes nouveaux qui la font.

M. Mikhaël Gorbatchev a provoqué des grands bouleversements mondiaux en mettant fin à la guerre froide entre les capitalistes et les communistes. D'autres hommes ont aussi joué un rôle prépondérant pour imprimer à l'histoire le grand virage sur lequel nous sommes tous engagés à l'aube de ce vingt-unième siècle après Jésus-Christ. Il y a bien sûr Lech Walesa et tous ceux qui l'ont appuyé avec le succès que l'on sait, notamment le feu Pape Jean-Paul II, mais aussi dans tous les pays de l'Europe de l'Est, des intellectuels qui ont pris courageusement et lucidement leurs responsabilités en courant de gros risques. Ils ont réussi parce que eux aussi n'étaient pas seuls ; ils ont été soutenus par une participation populaire et une adhésion massive de leurs peuples à leurs idéaux et leur lutte pour un monde meilleur. On peut même dire qu'en Roumanie particulièrement, c'est la population dans son ensemble qui a pris sa destinée en main.

Et le mouvement de reprise en main de leur histoire par les hommes nouveaux progresse de jour en jour. L'avènement de M. Frederik De Klerk et de Nelson Mandela à la tête de la République sud-africaine n'a pas tardé à porter des fruits que tant de gens de bonne foi attendaient en vain depuis plusieurs années. Il a fallu voir Joseph Kabila Kabange prendre les commandes de notre pays pour assister à l'organisation effective des premières élections pluralistes, libres et indépendantes. Le mot « reconstruction nationale » connaît sa réalisation effective au Katanga sous l'impulsion dynamique de Moïse Katumbi Chapwe.

Toutes ces personnalités et bien d'autres que nous ne saurons citer ici nommément, sont plus le produit d'un progrès des valeurs spirituelles et morales que de la force des armes ou des sanctions socio-politico-économiques. C'est à cause des valeurs de liberté, de démocratie, de respect des droits humains qui progressent dans le monde et que tous les peuples soutiennent que des hommes nouveaux sont appelés à refaire l'histoire cokwe. Ces valeurs représentent un idéal qui grandit et qui est proche des valeurs évangéliques. Et c'est le triomphe de ces valeurs chez les Cokwe qui contribue à relire et réécrire l'histoire avec des hommes nouveaux.

Tout aussi dignes d'admiration sont évidemment les hommes nouveaux qui font que ces valeurs puissent triompher chez le Peuple Cokwe dans son ensemble. Ainsi, deviennent-ils actuellement davantage maîtres de leur histoire en l'engageant dans le sens de l'épanouissement matériel, moral, culturel et spirituel de tous et de chacun.

Le Cokwe nouveau, comme tout homme créé à l'image de Dieu, et appelé ainsi par celui-ci à remplir la terre et à la soumettre, répond-il à sa vocation qui lui donne le sens fondamental de l'existence humaine. Pour les Cokwe, une chose est certaine : considérée en elle-même, l'activité humaine, individuelle et collective, ce gigantesque effort par lequel les hommes, tout au long des siècles, s'acharnent à améliorer leurs conditions de vie, correspond au dessein de Dieu et de notre peuple. C'est-ce que traduit le proverbe cokwe : « Kacokwe laula bwa ! »(Cokwe réveille-toi !).

Le Cokwe nouveau a donc reçu la mission de soumettre la terre et tout ce qu'elle contient, de gouverner le cosmos en sainteté et en justice, et de faire rayonner la culture cokwe en lui dotant d'un meilleur statut compétitif.

Ces considérations sur l'évolution remarquable de l'histoire humaine en général et de celle cokwe en particulier que nous vivons doivent, croyons-nous, nous stimuler à nous engager davantage aussi dans ce mouvement. En regardant la manière dont les cercles culturels cokwe sont gérés et leur léthargie générale qui les caractérise, on ne peut s'empêcher de conclure qu'un « gigantesque effort » doit être entrepris chez le Peuple Cokwe pour mieux maîtriser la situation et l'histoire.

Nous songeons ici à cette « vision nouvelle » à laquelle appelle le titre de cette section : « refaire l'histoire cokwe avec des hommes nouveaux ». Pour cela, il faut passer par trois voies :

- la maîtrise et la gestion de notre espace physique ;
- la maîtrise et la gestion de nos ressources humaines ;

- la maîtrise et la gestion de nos ressources culturelles.

Sans doute faudra-t-il commencer par le deuxième point, car il semble bien que la meilleure maîtrise de notre environnement physique et culturel passe par un redressement humain et moral qui, en dépit des échecs et déconvenues, reste toujours possible. Puisque ce sont les hommes nouveaux qui font l'histoire, c'est à nous de la refaire aussi pour le rayonnement du Peuple Cokwe.

VIII

LE TEMPS DES REMISES EN QUESTION

Compte tenu de la nécessité de la mutation à l'émergence du Peuple Cokwe, nous devons unanimement avoir la lucidité et le courage de déclarer ces moments douloureux de la transition comme étant le temps des remises en question. Mais ces « moments douloureux » que nous vivons doivent être analysés pour en tirer les leçons devant nous aider à préparer un avenir meilleur, à construire un nouveau sur les ruines laissées par des années de décadence et de mégestion.

Dans ce sens, cette section donne le ton d'un exposé et d'une vision où le sens des réalités vécues laisse toujours transparaître une espérance robuste, fondée sur notre foi dans la capacité des hommes anciens et nouveaux à se remettre en question, à se corriger, à se redresser. Voilà pourquoi nous disons que le Peuple Cokwe vit actuellement un « véritable *kairos*⁴, moment favorable de son histoire ».

Devant cette situation de faillite et de risque de marginalisation, le Peuple Cokwe semble loin de sonner le glas de sa propre destinée. Il paraît plutôt voir dans ce qui lui arrive

⁴ « *Kairos* » est un mot grec biblique fréquemment utilisé dans le Nouveau Testament pour indiquer que « l'heure » ou le moment » est venu de dire ou de faire quelque chose d'important. On peut parler aussi dans un contexte sociohistorique déterminé, de « moment favorable » comme nous le faisons ici.

une chance inouïe pour une remise en question de lui-même et une recherche de nouvelles voies pour la construction de l'avenir. Comme si quelque part dans les profondeurs de la vie cokwe, les malheurs actuels de la mégestion et de la léthargie des dirigeants étaient un chemin de connaissance et de nouvelle créativité. Un lieu fertile d'où émergent des forces nouvelles pour bâtir une nouvelle manière d'être Cokwe ou de vivre, une nouvelle façon de penser et d'agir, une nouvelle capacité d'espérer et de croire.

Un tel renouvellement de l'être, du penser et de l'agir cokwe ne peut évidemment pas s'opérer sans un certain nombre de remises en question fondamentales, portant d'une part sur les hommes, et d'autre par sur l'organisation institutionnelle cokwe. Tout le monde, ou presque, s'accorde actuellement pour penser qu'il faut changer le cercle, qu'il faut redynamiser l'organisation de la communauté car l'équipe actuelle a fait preuve de ses lacunes et de ses limites. Or, on aspire à plus d'émergence et à plus de visibilité dans un monde marqué par la mondialisation. Il nous faut aujourd'hui une gestion axée sur les priorités du développement et de l'émergence du Peuple Cokwe dans son ensemble.

Mais rien ne changera si on se limite au seul renouveau institutionnel. Il faut aussi que les hommes changent, qu'ils cessent de penser et agir en hommes actuels. *Le système dont nous voulons aujourd'hui sortir a réduit le Peuple Cokwe à une sorte de misère non seulement socio-économique, mais aussi culturelle, morale et spirituelle. Il ne serait pas très exagéré de parler de la vulnérabilité morale et culturelle de notre peuple qui s'explique par le fait que depuis*

*quelques années nous vivons dans une atmosphère culturelle polluée par la léthargie, l'usure du pouvoir, la crise et le renversement de l'échelle des valeurs. **La vie socioculturelle est dominée par des anti-valeurs : corruption, malhonnêteté, tricherie, mensonge, égoïsme, personnification et confiscation du pouvoir, etc.***

Dans ces conditions, une remise en question de nous-mêmes est plus qu'indispensable et nous sommes heureux de voir cet esprit se développer parmi nous. Sans vouloir viser des individus particuliers et quelconques, nous pensons que c'est cette remise en question qui nous paraît la plus nécessaire même si elle est la plus difficile. Beaucoup de Cokwe pensent, et on en parle partout, que le danger est réel de voir perdurer encore longtemps les maux et les comportements qu'on déplore aujourd'hui.

Nous avons bon espoir qu'une remise en question de nous-mêmes peut actuellement produire les effets de renouvellement moral escomptés, parce que s'affirment de plus en plus des énergies morales et culturelles que le discours de toutes les couches sociales cokwe représente aujourd'hui. Jamais les Cokwe dans leur ensemble ont tant parlé à l'unisson et ont cherché avec tant de ténacité à répondre aux défis socioculturels de l'émergence par des analyses précises, lucides et concrètes de la situation de notre Peuple.

Nous pensons de même. C'est pourquoi nous avons tenu à mettre en évidence cette vérité devenue presque banale dans notre titre : la mutation à l'émergence du Peuple Cokwe passe absolument par la remise en question de nous-mêmes et de notre organisation socioculturelle. Les énergies

culturelles et morales sont certaines et garanties avec des hommes nouveaux. Toutefois, chacun d'entre nous a la responsabilité particulière, grande et belle, à assumer dans la mutation à l'émergence du Peuple Cokwe dans son ensemble et dans la formation des hommes et des femmes cokwe aux exigences d'une vie publique assainie.

Le mal dont souffre le cercle culturel cokwe a duré trop longtemps et s'est enraciné très profondément. Il serait naïf de nous imaginer le déraciner à peu de frais. Il y a un prix – et un prix qui peut être très élevé – à payer pour l'édification d'une nouvelle histoire de notre peuple et, ipso facto, pour sa mutation à l'émergence. Nous n'avons aucunement le droit de nous résigner à croire que toutes ces souffrances, ces larmes et le sang versés par nos frères et sœurs soient inutiles : nous devons nous engager et nous sensibiliser pour qu'ils fécondent un avenir plus émergent et plus fraternel.

BIBLIOGRAPHIE

- BASTIN, M., L., Statuette cokwe du héros civilisateur Tshibinda Ilunga, Arts d'Afrique noire, Arnouille, France, 1978.
- CORNET. J., L'art de l'Afrique noire au pays du Zaïre, Aston, Bruxelles, 1972.
- CRINE –MAVAR, B., « A propos de la stérilité artistique des Lunda », in Etudes Congolaises, Vol. XI, n°2, Juin 1968, PP. 59-67.
- DICTIONNAIRE DU FRANÇAIS CONTEMPORAIN, Hachette, Paris, 2005.
- HEENEM, G., Le Congo-Belge, Tome I, Namur, 1958.
- LE PETIT ROBERT, Le Robert, Paris 1990
- MUHOTA, T., Eléments de phonologie et de morphologie du cookwe, Mémoire de DES, Unilu, 2006.
- NANGE, K., L'homme et la femme dans la société et la culture cokwe, Tome I, thèse de doctorat, U.C.L., 1981.
- NICOLLE, C., Naissance, vie et mort des maladies infectieuses, 1933.
- OBENGA, T., Le Zaïre civilisation traditionnelle et culture moderne, Présence africaine, Paris, 1977.
- SCHIMIDT-WRENGER, B., Rituelle Fraveragesange der Tshokwe,) untersu-chungen Zu Einen Sakularinerungsprozess in Angola und Zaire), Tervuren, MRAC, 1979, N°98, P.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS.....	I
PREFACE.....	III
AVANT – PROPOS.....	VI
ELEMENTS DEFINITIONNELS.....	1
1.1. MUTATION.....	1
1.2. EMERGENCE.....	2
1.3. MUTATION A L'EMERGENCE : QUID ?.....	3
CONNAITRE LE PEUPLE COKWE.....	6
2.1. APERÇU HISTORIQUE	6
2.1.1. <i>DENOMINATION DE COKWE</i>	6
2.1.2. <i>ORIGINE DES COKWE</i>	8
2.1.3. <i>EXPANSION DES COKWE</i>	10
2.2. SITUATION GEOGRAPHIQUE DES COKWE.....	11
2.3. ORGANISATION ECONOMIQUE	15
2.3.1. <i>RESSOURCES AGRICOLES</i>	15
2.3.2. <i>LA CHASSE</i>	16
2.3.3. <i>LA PECHE</i>	16
2.3.4. <i>L'ELEVAGE</i>	17
2.4. ORGANISATION SOCIO- POLITIQUE	17
2.5. MODE DE VIE.....	20
2.6. RELIGION	20
2.7. VIE ARTISTIQUE	22
2.7.1. <i>SCULPTURE</i>	22
2.7.2. <i>LITTERATURE</i>	26
2.7.3. <i>DANSE</i>	27
LA SITUATION ACTUELLE DU PEUPLE COKWE EN QUATRE PRINCIPES	29
LA MUTATION A L'EMERGENCE :.....	37
UN ENJEU POUR LE PEUPLE COKWE.....	37
PEUPLE COKWE, PAYONS NOTRE DROIT A LA CONTESTATION	40

LE PEUPLE COKWE EN QUETE D’HOMMES	44
DE QUALITE	44
RELIRE ET REECRIRE L’HISTOIRE COKWE AVEC DES HOMMES NOUVEAUX	47
LE TEMPS DES REMISES EN QUESTION	51
BIBLIOGRAPHIE.....	55
TABLE DES MATIERES.....	56